

Cadogan Hotel, le 16 août 1963

Mon chéri,

Tu n'as pas idée combien ta lettre reçue ce matin m'a réjouie et réconfortée. Les nouvelles de Mme Chassé m'ont attristée, toutefois. Pauvre femme, cette mystérieuse maladie doit être horrible à supporter pour elle. J'ai un peu dérouté dans mes trottées à travers Londres depuis quelques jours. Au début, il nous vient comme un surcroît d'énergie nerveuse, due sans doute à l'intense curiosité qui nous anime; mais ensuite, la fatigue se fait sentir durement. Ces jours-ci, j'ai tâté un peu des grands magasins pour découvrir que tous les objets un peu élégants sont d'importation: Suisse, France, Autriche, Italie surtout. On a l'impression que l'Italie est en train d'envahir le monde avec ses chaussures, ses soies et ses foulards. Évidemment, tout cela est hors [de] prix. Et on comprend que l'Angleterre, en dehors du marché commun, soit vouée à la ruine. De Made in Britain, je n'ai vu que des sacs à main, mais à un prix exorbitant. J'ai l'impression que le pays importe beaucoup plus qu'il n'exporte, en sorte qu'il semble y avoir ici un profond malaise économique. Tu as sans doute entendu parler du Great Train Robbery qui a fait tant de bruit ici. Accompli dans le style des exploits du Far West, autrefois, il a soulevé les imaginations. Hier, on a fait des arrestations. Il se pourrait que quelques-uns des bandits soient canadiens, ce qui n'améliorera pas notre réputation en Grande-Bretagne.

Cher chou, malgré tout l'intérêt que je trouve à revoir Londres, ses musées et quelques-uns de ses plus beaux parcs — les plus beaux parcs au monde, il me semble —, je trouve dur de voyager seule. À certaines heures, une grande tristesse s'empare de moi. Ce serait tout à fait autre chose si nous voyions toutes ces merveilles ensemble. Je pense que c'est mon dernier voyage seule. Si j'en fais d'autres encore, ce sera avec toi. Je me suis réhabituee à l'horrible système de monnaie, mais avec difficulté. Je pense que j'ai dû me faire rouler les premiers jours. Alors j'ai pris le temps d'apprendre à compter ma monnaie.

Quelle ville étrange! On est ahuri, dégoûté par son vacarme effrayant, ses odeurs de diesel, et puis, tout d'un coup, on tombe sur un petit square aux grands platanes répandant une fraîcheur adorable, et on redevient confiant et heureux d'être ici. Ou bien on aperçoit une petite charrette de fleurs tirée par un vieux cheval que mène par la bride un vieux de la campagne, tout cela à travers le hideux trafic — et on part à rêver. J'ai l'impression que les classes de la société se reforment comme autrefois, avec des gens très riches d'un côté, et des très pauvres de l'autre. Et comme naguère, la ville est remplie d'Indiens à turbans et d'Indiennes en saris.

Je t'écrirai prochainement. Ne manque pas de m'écrire souvent. Tes lettres sont mon viatique.

Je t'embrasse tendrement.

Gabrielle